

Annick Moreau

*Université de Poitiers*

## *Le pont*

Vitesse maximale, dix kilomètres-heure, imposait le panneau à l'entrée du pont. Il y avait d'autres panneaux tout aussi irréalistes, vestiges d'une époque où de pétaradantes automobiles à manivelle effrayaient les populations en leur évoquant la fin du monde, mais dans des endroits plus discrets.

Personne ne faisait attention à ces panneaux. Mais dans ces autres lieux plus discrets, les infractions, ni agressives de la part des contrevenants ni notoires, étaient discrètes aussi. De simples péchés solitaires.

Ici, à chacune des extrémités du pont au trafic intense, rien ne pouvait passer inaperçu. Pas même l'impraticable limitation fixée qui poussait les automobilistes à rire, vite convaincus de la stupidité des autorités, et à fixer leur propre version de la vitesse possible et conseillée. Comme ces versions, aussi variées que la personnalité des conducteurs, allaient des raisonnables cinquante aux psychotiques cent kilomètres-heure, en passant par bien d'autres vitesses et façons de conduire salutaires et névrotiques, les accidents étaient quotidiens. Si quotidiens que le pont cessa de faire la une des journaux. A la télévision les reporters se contentaient d'annoncer un, deux ou cinq morts supplémentaires sur le pont. Sans plus de détails, ils passaient à autre chose, en haussant presque les épaules.

Puis un journaliste décida de faire un grand reportage. Il reprit toute l'histoire, depuis le début. Depuis la mise en place du panneau en 1933. Les premiers résultats, les collisions ultérieures, l'immobilisme des responsables qui considéraient comme cause unique de tous les accidents et accrochages – tant physiques que psychologiques – l'excès de vitesse.

Alors les autorités ouvrirent l'oeil. Un seul, pas deux. Une paupière péniblement entrouverte, un regard évasif. Oui, c'est possible, peut-être que le panneau, en incitant à l'infraction, a un effet contraire. On pourrait envisager de le modifier, le doubler peut-être, de brusques augmentations de plus de cent pour cent ne nous semblent pas conseillées. Vingt à l'heure, s'exclamait le journaliste qui était allé recueillir ces réactions succinctes au reportage accusateur. Une étude va être faite, une commission va être nommée, nous ne pouvons pas agir dans la précipitation, concluait la seule autorité joignable.

Il y eut une manifestation, organisée par les familles de toutes les victimes, les morts et les blessés. Elle remporta un vif succès, elle envahit plusieurs rues de la ville. Les panneaux du pont furent à l'ordre du jour; ils faisaient les gros titres bien vendables des journaux.

Alors les autorités décidèrent de les changer. A titre de mesure préventive et expérimentale, sans préjuger de ce que déciderait ensuite la commission. Absolument, était venu dire le premier ministre, clairement, pour éviter que quiconque soit déconsidéré, ou que quiconque se sente déconsidéré, ou que quiconque puisse penser qu'il pourrait déconsidérer quelqu'un ou, enfin, pour qu'aucun journaliste zélé n'affirme déceler dans cette affaire un quelconque indice de vice ou de corruption.

Mais, inexplicablement, il resta. Lui, le panneau des dix kilomètres-heure. Inexplicablement pour le public en général, évidemment, pour l'“homme de la rue”, pour l'“opinion publique”, et pour les autres interlocuteurs inexistantes, toujours abondamment nommés et cités quand quelqu'un veut justifier ses propres raisons. Pour les élites informées, pour les initiés des cercles du pouvoir, rien n'était inexplicable, ni même explicable. Il se trouve, disaient-ils, que les autorités n'avaient jamais eu l'intention de modifier le panneau avant la fin des travaux de la dite commission qui recevait des honoires juteux, et la tactique de la mesure préalable et expérimentale était de la pure démagogie, de la poudre aux yeux des naïfs.

Les autorités se justifiaient: la conjoncture bureaucratique, des problèmes de communication à améliorer, disaient-elles. Un fonctionnaire des finances vint expliquer à la télévision que l'argent des contribuables ne pouvait pas être dilapidé inutilement, et que les devis de trois entreprises spécialisées seraient donc nécessaires pour réaliser de nouveaux panneaux. Seule façon, concluait-il, d'éviter abus et népotismes.

Toute cette publicité autour de l'affaire aidant, apparut quelqu'un qui décida de mener sa propre enquête selon la méthode la plus absurde. Cela se produit toujours, c'est fatal – dès qu'on parle de l'assassin qui a tué quelques concitoyens avec de la mort-aux-rats, apparaît aussitôt quelqu'un pour avaler lui-même ou pour donner à d'autres de la mort-aux-rats, fidèle sans doute au principe de la Renaissance du “tout connaître à partir de sa propre expérience”. Mais les principes louables ne conduisent pas toujours à des fins utiles ou adéquates. Alors un homme décida de le suivre et de le respecter à la lettre: le panneau. Il ralentit à l'entrée du pont à dix kilomètres-heure, puis il se traîna comme il put, en première, en s'efforçant de ne pas faire brouter sa voiture, grâce à un jeu délicat d'embrayage et d'accélérateur, sur le pont.

Un attroupement se forma pour assister à ce projet déraisonnable, comme cela aussi se produit toujours. Les uns applaudissaient, les autres huaient, d'autres riaient. Attention, ne t'endors pas au volant, disaient-ils. Tu veux que je téléphone à ta femme qu'elle t'apporte à dîner? Puis les rires, les moqueries, les plaisanteries cessèrent. L'homme disparut au milieu du pont.

Il est entré dans un autre monde, dans une autre dimension, disait un jeune convaincu. Oui, oui, dans la cinquième dimension, j'en ai entendu parler, disait une petite vieille, j'ai vu ça à la télévision. Mais la grande majorité ne faisait pas attention à eux. Il a disparu, disaient-ils tous. C'est inexplicable, c'est terrible, criaient-ils, en se tordant les mains de désespoir et de peur. Il fallut appeler plusieurs ambulances pour répondre à différentes formes d'évanouissements, d'attaques et d'hystéries.

Le lendemain, les journaux publièrent les photos: la dernière photo de la voiture; et quelques secondes plus tard, le même endroit, sans traces du véhicule. Mais c'était inutile, car ceux qui n'étaient pas sur les lieux croyaient obstinément qu'il s'agissait d'une photo truquée, d'une plaisanterie de mauvais goût, tout simplement, et ceux qui y étaient

## Le pont

n'avaient pas besoin de voir les photos.

Alors, les panneaux furent changés, rapidement. Cinquante à l'heure, puisque c'était la vitesse minimale adoptée par les désobéissants, comme le confirma une enquête de rue. Il n'y eut plus de résistances sourdes, d'oppositions mystérieuses, d'entraves bureaucratiques ni de fonctionnaires des finances; on n'entendit même plus parler de la commission. Tout indiquait que plus personne ne voulait prendre de responsabilités dans ce domaine, les décisions les plus élémentaires et les plus indispensables restèrent soigneusement anonymes. Le changement des panneaux lui-même se fit de nuit. Et les accidents pour excès de vitesse cessèrent.

C'était très étrange, commenta un homme habitué à rouler ses cigarettes, lentement, et à les fumer, juste à l'entrée du pont. Il était désormais privé de son spectacle quotidien, il ne pouvait plus commenter les morts, dire le pauvre et se sentir bon. C'était comme si le pont s'était fâché, dit l'homme, comme s'il ressentait le besoin d'avaloir cette victime pour en finir. Pour en finir avec les morts. L'homme à la cigarette resta près du pont et il se transforma en chroniqueur de ces accidents d'antan, en guide du temps.

*in Maria Isabel Barreno – Os Sentos Incomuns, "A Ponte",  
Lisboa, Editorial Caminho, 1993, pp. 95-101.  
Traduit par Annick Moreau*